

**SCIENCE ET SPIRITUALITE**

**Jean-Michel Maldamé**

**ECOLOGIE**

**ET THEOLOGIE DE LA CREATION**

*Toulouse, 7 juin 2008*

Saint François d'Assise est fort populaire ; parmi les images qui ont contribué à sa célébrité, il y a celle de la rencontre avec le loup de Gubbio. Le féroce animal ravageait la campagne et terrorisait les habitants du village qui n'osaient s'aventurer dans la forêt voisine. François d'Assise est allé à la rencontre du loup ; il lui a parlé et l'a exhorté au respect des humains. Le loup l'a écouté ; la sécurité et la paix sont revenues pour le village. L'image dit la fraternité entre les humains et les animaux. Il y a aussi un autre élément dans la vie de François d'Assise. Lorsque François n'est plus reçu par les hommes, il parle aux oiseaux qui l'écoutent avec attention. Cet autre épisode signifie que les oiseaux, qui symbolisent ce que la vie animale a de merveilleux, ont plus de cœur que les hommes enfermés dans le mal. Ceci montre que le monde animal est un lieu de réconfort pour les hommes blessés par la société. Si ce sont là des images de légendes, elles sont à prendre au sérieux, car elles disent quelque chose de la situation de l'homme dans la nature. Plus encore, pour les croyants, elles illustrent une tradition enracinée dans les textes bibliques qu'il convient de prendre au sérieux dans une réflexion sur l'écologie.

Le prophète Isaïe annonce la venue du Règne de Dieu par la médiation du Messie (Is 11, 1-9) ; texte bien connu, car fait partie de la liturgie de Noël. Cette prophétie messianique commence par dire la dimension sociale et politique de ce règne ; puis le prophète enchaîne sur une description plus large qui dit la réconciliation de tous les vivants : « *Le loup habitera avec l'agneau, la panthère se couchera avec le chevreau [...] La vache et l'ourse seront au pâturage, ensemble se coucheront leurs petits* » ? Puis il élargit ce tableau idyllique à la relation entre l'humanité et la nature : « *Le veau le lionceau et la bête grasse iront ensemble, conduits par un petit garçon [...]. Le nourrisson jouera sur le repaire de l'aspic ; sur le trou de la vipère, le jeune enfant mettra la main* ». Le texte met en scène l'enfant et le nourrisson, qui sont des figures d'innocence et de simplicité de cœur.

Ces textes fondateurs montrent que la conscience religieuse est habitée par le désir d'une paix qui ne se limite pas aux seules relations humaines, mais englobe toute la création. Les discours écologiques les reprennent. Aussi la question des rapports entre l'écologie et la théologie de la création demande examen puisque l'écologie comme science renvoie à des exigences éthiques et politiques qui sont essentielles à l'humanité. Pour le comprendre, il faut procéder avec ordre : que disent les textes bibliques ? Quelle est la spécificité de l'écologie comme science ? Quelles en sont les implications éthiques et politiques ?

## ***1. Héritage : les textes bibliques***

La citation du texte d'Isaïe qui vient d'être faite introduit à un débat théologique sur la place de l'humanité dans la nature et dans l'univers. La question n'est en rien esthétique ou infantile comme le montrent les drames suscités par les catastrophes naturelles.

### **1.1. Premier chapitre de la Genèse**

Le texte d'Isaïe est au principe d'une tradition qui traverse toute la Bible. Une des expressions de cette tradition se trouve dans le premier récit de la création qui ouvre le livre de la Genèse (Gn 1, 1-2, 4a). Ce texte nous dit que Dieu veut la paix dans le monde des vivants ; le texte laisse entendre que les animaux ne se mangent pas entre eux. Il exprime le point de vue des prêtres de Jérusalem et donc fonde l'ordre du monde en fonction de la prière, dont le rythme est celui de la semaine qui s'achève par le repos sabbatique ; il enseigne que l'homme a pour vocation de dire la gloire de Dieu. L'être humain est placé au terme de l'œuvre créatrice pour être comme le régent de cette création. Il s'agit au sens strict du terme

d'une lieutenance ou d'un vicariat (le Coran traduit en disant que l'être humain est le calife de Dieu sur la terre).

Le texte de la Genèse enseigne que Dieu donne pouvoir à l'être humain sur la création par le travail. C'est par son travail que l'être humain ordonne et régit le monde qui lui est confié. Le contexte sacerdotal précise cette mission : c'est par la connaissance de la Loi que l'être humain est devenu apte à l'accomplir. Le récit a le souci de dire que cette loi est un principe d'ordre et d'harmonie entre l'être humain et tout ce que Dieu a créé : le ciel et la terre. La Loi dit comment on doit s'accorder aux figures du ciel selon l'ordre défini par le Soleil, la lune et les étoiles, et à l'ordre du monde où les vivants sont chacun « selon leur espèce ».

## 1.2. La rupture originelle

La Genèse poursuit en disant ce qui est advenu concrètement à l'humanité dans le cours de l'histoire. Le texte n'est pas écrit par des prêtres, mais par des sages qui réfléchissent de manière concrète sur la condition de l'homme dans le cours du temps. Le récit décrit ce qui est réellement. Il évoque l'état qui suit la révolution néolithique qui a fait de l'être humain un agriculteur et un pasteur. Il décrit donc le travail dans sa pénibilité, la difficulté des relations des hommes et des femmes, la difficulté de concevoir, de mettre au monde et d'éduquer les enfants. Il dit aussi la violence qui règne entre les êtres humains et le monde animal.

Le récit a une intention théologique ; il dit que cette situation n'est pas celle que Dieu a voulu et qu'il veut encore, mais que si elle est advenue et dure c'est parce que l'humanité n'a pas obéi à la Loi donnée par Dieu. Cette Loi est représentée par l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; l'homme et la femme n'ont pas respecté cette loi en considérant qu'ils en étaient les maîtres et non pas ceux qui doivent s'y soumettre. Cette désobéissance est présentée comme la cause du malheur qui a continué de se développer et de s'aggraver.

La tradition prophétique a poursuivi cette vision des choses en soulignant que les temps messianiques seraient un temps de réconciliation. La vision d'Isaïe n'était pas pour les prophètes une utopie, mais bien un projet : le règne de Dieu advient non seulement lorsque les hommes font la paix, mais lorsque la guerre cesse entre les humains et la nature.

Le thème est présent dans la tradition chrétienne. Saint François est un cas parmi d'autres : les saints hommes sont toujours entourés de bêtes féroces apprivoisées. Les tableaux nous montrent saint Jérôme ermite à Bethléem vivant avec un lion ; les saints ermites russes vivent en amitié avec les ours de la forêt...

## 1.3. Une création réconciliée

La perspective prophétique est présente dans le Nouveau Testament. On la retrouve dans les lettres de saint Paul, en premier lieu dans l'épître aux Romains. Paul y écrit les temps nouveaux qui ont commencé avec le don de l'Esprit Saint à la communauté chrétienne. Le don de l'Esprit fait des chrétiens des êtres nouveaux, moralement, spirituellement, intellectuellement et socialement. Plus encore, ce don transforme toute la nature.

*« La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu ; si elle fut assujettie à la vanité – non qu'elle l'eût voulue, mais à cause de celui qui l'y a soumise, - c'est avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule : nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit... » (Rm 8, 18).*

La mission confiée à Adam selon le premier chapitre de la Genèse se poursuit donc. Elle ne se fonde pas sur des notions abstraites, mais bien sur la réalité telle qu'elle est : la

guerre entre les vivants et la responsabilité de l'être humain dans ce que les scientifiques aujourd'hui appellent la biosphère.

Il faut constater que ces propos ne peuvent plus être entendus au sens obvie - à la lettre. Ils dépendent d'une culture qui n'est plus la nôtre. Il faut les reprendre d'une manière nouvelle en tenant compte de l'évolution de la culture et tout particulièrement des sciences.

## ***2. Vision moderne du monde***

Les connaissances scientifiques ont bien changé et la nature n'est pas perçue de la même manière aujourd'hui qu'aux temps bibliques. Il faut prendre acte de cette rupture. Nous en relevons quelques étapes ; si nous les situons dans le cours de l'histoire de la pensée, elles sont actuelles et demeurent dans les mentalités – souvent de manière confuse et implicite.

### **2.1. Naissance de l'univers infini**

Il y a eu d'abord la découverte que l'espace était bien plus vaste que le dit la Bible. Lors de la naissance de la science moderne, la découverte de l'infinité de l'espace brise l'unité entre l'humanité et l'univers. Lorsque celui-ci a cessé d'être un cosmos bien ordonné et finalisé par l'apparition de l'être humain, il a eu une grave crise dans la conscience cultivée. L'univers est apparu dépourvu de cette finalité immédiate selon laquelle tout était ordonné au service de l'humanité. L'infinité de l'univers ouvrait sur une multiplicité indiscernable.

La question de la pluralité des mondes, qui est relancée aujourd'hui de manière concrète par les recherches sur les origines extraterrestres de la vie et la découverte des planètes, a engendré le vertige si bien exprimé par Pascal dans le célèbre texte sur la disproportion de l'homme. L'homme est un atome dans un univers qui l'ignore. Pascal note à ce propos : « le silence éternel des espaces infinis m'effraie ».

### **2.2. Rationalisme et positivisme**

Cette rupture, due à la science classique, s'est faite au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Elle s'est poursuivie dans le développement de la science moderne et a dominé le XIX<sup>e</sup> et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, on voit les méfaits de cette conception de la nature qui est réduite à des rapports de force dans une objectivité qui ignore la profondeur des êtres et explique tout en rapport de force et transformation d'énergie.

Cet oubli de la profondeur de la réalité et l'enfermement dans le rationalisme ont pour corollaire la domination de la philosophie positiviste. Selon cet esprit, est né du succès de la science, n'est réel que ce qui est saisi par la raison et par le calcul. Toute considération sur la finalité ou sur la dimension symbolique des êtres doit être tenue à distance dans un souci d'objectivité. Le corps humain lui-même est objectivé ; il est considéré comme objet de science. Les autres considérations relèvent de la métaphysique ou de la religion, domaines invérifiables où il n'y a que des opinions que l'on respecte par égard pour les personnes, mais qui ne doivent pas intervenir dans la prise en compte des décisions.

### **2.3. Conséquences**

Les conséquences de cette manière de voir les choses sont doubles. D'abord, l'être humain s'arroge le droit d'intervenir sans limites dans la nature. La place de l'homme dans

l'univers est celle d'un dominateur. La nature lui est soumise, puisqu'il la domine par son intelligence. Descartes a résumé l'opinion commune en disant que « l'homme est maître et possesseur de la nature ». La conquête du monde par la culture occidentale a été menée dans cet esprit, où l'on considérait que la nature devait être exploitée de manière systématique : forêts, pâturages, mines et autres ressources naturelles devaient entrer dans la rationalité de la modernité.

Ensuite, la vision de toute chose en termes de rapport de force fait que la violence est considérée comme constitutive de l'ordre naturel des choses. Les forces de la nature ne dépendent pas de l'humanité dont la place dans l'univers est insignifiante.

Contre cette vision rationaliste et positiviste les protestations romantiques n'ont pas ouvert une voie suffisante pour modifier le discours dominant. C'est paradoxalement dans le développement même de la science que sont apparus des éléments nouveaux remettant en cause cette vision de la place de l'homme dans l'univers.

### ***3. L'écologie comme science***

Le changement dans la perception de la place de l'homme dans l'univers est venu de la naissance d'une science dont le nom doit être entendu au sens strict : l'écologie.

#### **3.1. Un équilibre fragile**

L'écologie comme science est née des travaux des botanistes et de biologistes. Elle a pour objet l'étude des systèmes qui permettent à une espèce d'être ce qu'elle est, de se développer et de réaliser ses potentialités.

Le regard scientifique montre qu'une population d'une espèce donnée ne peut naître et se développer que si elle est étroitement articulée aux autres espèces. Sa croissance est étroitement corrélée aux autres espèces dans une solidarité qui est marquée par un esprit de compétition.

Les études les plus claires concernent des ensembles bien définis (une île, un lac, une vallée isolée...). Un exemple simpliste permet de le comprendre. Si sur une île au relief abrupt et à la végétation abondante, on place des chèvres, la croissance du cheptel dépendra de la quantité d'herbe disponible. On peut imaginer qu'après avoir mangé toute la verdure la population caprine s'éteindra. Pour limiter cette destruction, on peut introduire un prédateur. Si on introduit des loups, les chèvres seront moins nombreuses (à cause du relief, elles peuvent échapper aux loups) ; la végétation pourra se développer et on aura un équilibre permettant aux chèvres, aux loups et à la végétation de trouver un équilibre. Cette vision, illustrée par l'exemple simpliste de l'île aux chèvres, montre que la coopération ne va pas sans compétition. Tout équilibre est précaire...

On peut s'émerveiller de l'équilibre comme on peut s'effaroucher de la violence des relations entre les vivants.

#### **3.2. Une étude systémique**

L'écologie comme science étudie de manière précise les conditions de l'apparition et du développement de la vie. Il faut étudier tous les éléments qui sont chacun pour leur part objet de science : la physique étudie les échanges d'énergie ; la géologie les conditions de terrain ; la climatologie les pressions venues des variations météorologiques (vents, pluies,

insolation, température...) ; la chimie les éléments nutritifs et leurs qualités ; l'agronomie les possibilités venues du sol, de la végétation et de la faune... L'écologie tient compte de tous ces éléments pour situer le mode de vie de la population qu'elle étudie et proposer de modèle d'interaction de tous les facteurs.

C'est donc une étude systémique qui tend à prendre en compte tous les éléments nécessaires à la vie d'une population donnée.

### **3.3. L'image de la nature dans la science**

Lorsque l'être humain parle de la vie, il s'implique lui-même, aussi le discours scientifique proprement dit est étroitement lié à un certain nombre de sentiments qui contribuent à construire une image de la nature en servant de base à une philosophie de la nature. Ces sentiments sont contrastés. On peut en relever quatre,

Le premier est l'admiration. Plus les scientifiques étudient la multitude des facteurs qui interagissent et la fragilité des relations, plus ils constatent que la vie est une merveille. En effet, plus on étudie les divers facteurs, plus on voit combien est faible la probabilité de l'apparition et du développement de la vie.

Le deuxième sentiment qui a dominé dans la culture scientifique et joue encore un rôle important relève de la confiance : la théorie de l'évolution montre que la vie n'a cessé de se développer et de surmonter les obstacles en produisant des formes de plus en plus élaborées. Il en résulte une certaine confiance pour l'avenir où les obstacles présents seront surmontés, même si on ne peut prévoir la manière dont cela se fera.

Mais ces visions optimistes ne sont pas les seules. Il y a aussi un vif sentiment de crainte. Les scientifiques savent que la vie est fragile ; elle peut disparaître ; des espèces ne cessent de disparaître. Or ceci est grave car les espèces disparues ne reviendront pas. La crainte est fondée sur le sentiment de l'irréversibilité. La mort n'est pas seulement une fonction de la nature : elle est une déchirure induite.

Un quatrième sentiment habite les hommes de science : un certain cynisme. En effet, la vie suit la loi du plus fort ou la survie du plus apte. L'image de la nature légitime le cynisme qui traduit le fait de la compétition universelle : que le meilleur gagne ! Tant pis pour les autres !

Ces remarques montrent combien l'objectivité scientifique est délicate, car les jugements sont portés par des sentiments et des affects qu'il serait déraisonnable d'ignorer. Cette exigence est renforcée par la question de la place de l'humanité dans la nature. Peut-on étendre à l'espèce humaine les mêmes réflexions que pour l'ensemble de la nature ?

## ***4. Place de l'humanité dans la nature***

L'espèce humaine est-elle une espèce comme les autres ? Les lois de compétition et de coopération sont-elles les mêmes pour l'humanité ou pour les autres vivants ? Tel est le défi posé par la biologie et la sociologie appliquées à l'être humain, dans une école de pensée dominante aux Etats-Unis et que l'on appelle souvent : la sociobiologie.

### **4.1. La sociobiologie**

Pour beaucoup, l'être humain doit être compris comme une espèce parmi d'autres et comme les autres. Celle-ci est soumise à la loi de la survie du plus apte. Ceci ne s'entend plus

naïvement du comportement, mais aussi de ce qui est inscrit dans les gènes qui donnent un potentiel d'action.

Ceci vaut à tous les niveaux de la vie humaine. Au niveau de la famille : l'enfant le plus doué est favorisé par rapport aux autres. L'avantage peut venir de la force, de l'intelligence, de la beauté... Dans une famille modeste, quand les ressources familiales sont limitées, le plus brillant des enfants reçoit une bourse qui n'est pas donnée à ses frères... la fille la plus jolie fait le meilleur mariage... La structure des réseaux familiaux donne l'avantage à certains qui s'imposent en prenant pour eux les richesses naturelles et les richesses culturelles. Cela vaut dans la société qui repose sur la compétition scolaire qui se fait dès les petites classes...

Le phénomène est amplifié aujourd'hui par la mondialisation qui voit une forme de compétition (faut-il dire guerre ?) de tous contre tous dans le cadre du marché.

Le phénomène est lié à la maîtrise technologique qui assure la maîtrise des matières premières : la terre arable, l'eau, le pétrole et autres richesses naturelles.

La question est donc de savoir ce que valent les références à des valeurs morales d'origine chrétienne comme l'altruisme, le respect des minorités...

## **4.2. Les effets de l'action humaine**

Un deuxième problème posé par la considération écologique de la place de l'homme dans la nature est celle du rapport de l'humanité avec les autres espèces.

La dépendance mutuelle entre les vivants met en évidence les deux faces de la synergie : coopération et compétition. Dans un écosystème on peut déterminer quelle est l'espèce dominante. Il arrive que la domination d'une espèce devienne telle qu'elle détruit toutes les autres et par là compromette sa propre survie.

Or l'humanité est devenue l'espèce dominante sur la planète. Les progrès technologiques sont tels que l'humanité a acquis un pouvoir quasi absolu sur les autres vivants. Dans le souci de leur développement les populations humaines détruisent tout de manière irréversible. Rappelons des faits bien connus par la médiatisation : Les progrès de la pêche industrielle mettent en péril la survie des baleines... et plus généralement les ressources halieutiques qui sont une ressource importante pour la vie dans les mers et océans. Les colonisateurs de l'île Maurice ont détruit les célèbres dodos, oiseaux faciles à prendre... celui qui a mangé le dernier couple marquait une rupture irréversible dans le monde des oiseaux...

La puissance de l'humanité sur les autres espèces est telle qu'elle menace tout ce qui vie : le climat, les forêts, les ressources en eau...

La consommation de l'énergie fossile participe de cette situation.

Désormais l'avenir de l'humanité se pose en terme de survie. C'est pourquoi l'écologie ne se réduit pas à la science. Le terme se rapporte à la gestion des ressources de la planète. L'écologie implique des considérations économiques et politiques pour une bonne gestion des êtres vivants. Le terme ne se limite pas à la science, il est politique. Pour cette raison, les scientifiques se disent écologues et laissent le terme d'écologiste pour les militants politiques et les amis de la nature.

Le débat est alors politique. Il se fait aujourd'hui dans un contexte marqué par un sentiment d'urgence dont il faut analyser les affects.

## **4.3. Un sentiment d'urgence**

La mentalité dominante dans les milieux soucieux d'écologie est que la situation actuelle est telle qu'il faut prendre des décisions dans l'urgence. Une image sert à l'exprimer. Dans un milieu isolé – un petit lac –, pousse une plante qui recouvre de ses feuilles la surface

de l'eau. Cette plante (qui ressemble à un nénuphar) croît chaque jour en augmentant sa surface du double. Cette croissance fait de l'ombre et détruit la vie dans la pièce d'eau. Toute petite au départ, voici qu'au bout d'un mois la plante a recouvert la moitié de la pièce d'eau... Quand aura-t-elle recouvert toute la pièce d'eau et détruit toute vie ? Non pas dans un mois, mais le lendemain ! L'urgence est donc inscrite dans la vitesse de croissance des effets négatifs irréversibles.

Ce sentiment d'urgence est lié à une autre perception : la conscience de la complexité du phénomène. En effet, l'écologie comme science nous montre que la coopération et la compétition des vivants s'inscrivent dans un système. Or dans un système toutes les parties sont solidaires. Il suffit de modifier un élément – même minime - pour que tous les autres soient concernés. Ainsi la science écologique nous dit que le pouvoir de l'humanité sur les vivants ne concerne pas seulement dans la gestion des grands ensembles – comme les ressources pétrolières, les grands barrages qui régulent les grands fleuves, les déchets radioactifs... - mais que des éléments qui semblent insignifiants sont décisifs à long terme et qu'il faut donc faire attention à tout.

C'est dans ce contexte que l'on parle aujourd'hui d'une « crise écologique ».

Ce sentiment est une invitation à entrer en morale et les écologistes (au sens politique du terme) invitent à repenser la notion de responsabilité. On quitte alors le seul point de vue scientifique ou économique pour entrer dans une dimension morale où théologie et sciences doivent se rencontrer et coopérer pour le bien (voire la survie) de l'humanité.

## ***5. La responsabilité humaine***

Tout le monde s'accorde aujourd'hui à dire la responsabilité de l'humanité dans la situation actuelle dont la science écologique montre la gravité et dont nous avons dit l'urgence. Si l'humanité détruit les conditions de sa vie, elle sera emportée et s'autodétruirait elle-même. Sur ce fondement, un débat est ouvert aujourd'hui dans les mouvements écologistes qui critiquent la tradition chrétienne. Il faut donc clarifier ce point pour avancer dans le débat.

### **5.1. Le procès de la Genèse**

Certains discours écologiques (pas au sens scientifique, mais politique) font le procès du christianisme qui aurait légitimé la conquête du monde en s'appuyant sur le premier récit de la Genèse (« *Dieu bénit l'homme et la femme et leur dit : Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur terre* » (Gn 1, 28, trad. B.J.), impliquant une domination inconditionnelle de l'homme sur toute la nature.

Ce procès n'est pas fondé. En effet, comme il a été dit, le texte biblique a été réinterprété à la naissance de la science classique dans un sens qui n'était plus le sens premier. Le reproche concerne le développement de la science en Occident.

Sur ce point, il faut reconnaître que, de fait, la science s'est développée en Occident parce que le monothéisme a désacralisé la nature et légitimé l'activité de l'être humain. L'homme moderne s'est situé en maître et possesseur de la nature. Cette conception a été dominante dans l'idéologie du progrès. Or cette idéologie n'est pas chrétienne. Elle s'est même constituée contre la tradition chrétienne.

Le procès de l'idéologie du progrès porte donc plus sur l'humanisme athée (marxisme, libéralisme, scientisme) que sur la tradition religieuse. La formule de Descartes exprime la

conviction de la science moderne qui n'est pas la seule interprétation traditionnelle du texte de la Genèse. Il faut replacer la phrase citée dans le contexte.

Dans le langage du symbole, le deuxième récit de la Genèse dit que l'homme a été placé par Dieu comme gardien du jardin. Sa faute a consisté à se comporter en propriétaire en mettant la main sur l'arbre situé au centre du jardin, dont la position signifiait que Dieu seul est le créateur. Le récit dit bien que l'homme, par orgueil, n'a pas respecté sa place. Le récit biblique ne raconte pas ce qui est advenu au premier homme ; il dit ce qui se passe depuis toujours. La crise écologique montre la vérité de ce que disent les premiers chapitres de la genèse qui a pris un aspect dramatique aujourd'hui que l'humanité a atteint un développement considérable et des moyens techniques dont l'effet est universel.

## **5.2. La création comme don**

La crise écologique n'est pas seulement technique ou économique, elle a une dimension plus profonde : elle pose la question du fondement de l'action humaine, puisque la structure prométhéenne de l'action humaine, qui fonde la modernité, est la cause de la crise. Il faut donc reprendre le sens du terme création.

Le terme « création » désigne l'œuvre de Dieu. Le monde et tout particulièrement le monde des vivants est confié à la responsabilité humaine ; tout être humain doit donc respecter ce qui ne lui appartient pas.

Le thème insiste sur la valeur de ce qui est confié, puisque le croyant y voit la grandeur de son auteur. On respecte avec plus d'attention ce qui a été donné par un ami très cher que ce qui est objet de consommation courante ! Les chrétiens sensibles à la crise écologique développent cet aspect avec attention. Leur souci de l'environnement n'est pas seulement pragmatique, il est marqué par le sens de la grandeur de Dieu.

## **5.3. Valeur de la science**

Dans cette perspective, pour se démarquer d'une certaine tradition romantique qui idéalise les choses, il me semble que le discours chrétien sur l'écologie aura acquis une certaine maturité dans la mesure où il respecte la science et les connaissances scientifiques.

Le regard sur la nature est ainsi un regard d'émerveillement devant la complexité de la réalité. Les images reçues des anciens apparaissent marquées d'une certaine naïveté dans la foi au miracle. L'émerveillement prend ses distances par rapport au merveilleux marqué par la nostalgie de l'âge d'or (ou Paradis perdu). Cet émerveillement ouvre sur une rupture avec la perspective positiviste, sans rien renier de la valeur de la science, elle apparaît comme un moyen parmi d'autres.

Aussi les connaissances scientifiques et la méthode scientifique ne sont pas érigées en absolu ; elles sont un élément dans une action qui comporte d'autres éléments essentiels à la conduite de l'action humaine. En premier lieu, ce qui relève de l'éthique personnelle, dans la maîtrise de soi et de ses désirs. En second lieu, le sens de la valeur d'autrui et du respect qui est dû à toute personne humaine. Ceci implique une prise en compte politique de la société en définissant des droits et des devoirs. La politique doit réguler la vie économique et donc les échanges entre les populations et la gestion des ressources naturelles dans la perspective des pénuries qui frappent durement certaines parties du monde. Cela ne va pas sans prendre aussi en compte les questions de population et donc de régulation de la démographie.

Il y a aussi une dimension proprement métaphysique qui s'interroge sur le sens des concepts de nature et de création, qui l'un et l'autre apportent une contribution au débat écologique.

## **6. Nature ou création**

Le débat sur les fondements de la responsabilité qui vient d'être instauré repose sur des options premières qui relèvent d'une philosophie de la nature. Quelle est la dimension religieuse de la nature ? Quelles sont les philosophies de la vie impliquées dans le débat ?

### **6.1. Philosophies de la vie**

Une vision positiviste de la nature a présidé à l'idéologie du progrès. Il repose sur une exigence qui a une grande valeur : celle de l'objectivité scientifique. Mais il l'élabore en philosophie. La réalité est considérée en termes scientifiques d'échanges d'énergie (forces et ressources). Dans cette perspective, il n'y a d'autre valeur que celles de l'utilité. Est bien ce qui contribue à la réussite d'un projet qui suppose des équilibres ou des compromis entre forces antagonistes tout à la fois rivales et complémentaires. Cette philosophie donne lieu à diverses visions du monde. Les éléments sont à la fois biologiques et sociétaux.

La vision dominante est le pragmatisme qui fonde la pensée libérale selon laquelle les conflits exprimés en terme de concurrence mènent à la situation optimale. Cette doctrine économique et politique développée par les philosophes anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle a été reprise par Darwin.

Une autre philosophie de la vie érigée en doctrine est celle du cynisme selon lequel le plus fort doit l'emporter. Doctrine qui n'ose plus se prononcer depuis les excès du nazisme mais qui préside en divers lieux, à commencer chez les promoteurs de la guerre sainte.

Une autre philosophie est celle du consentement à la nécessité qui est souvent liée à un certain fatalisme.

Dans ces philosophies un point issu des sciences est érigé en principe universel et absolu. Face à elles se situe la tradition romantique qui a retrouvé de la vigueur dans les mouvements écologistes.

### **6.2. La nature sacralisée**

La tradition romantique s'est opposée à la réduction opérée par la science classique. Elle mêle deux thèmes qui sont présents dans les discours écologiques : soit la nostalgie des origines, soit l'utopie.

Dans ces élaborations, l'humanité apparaît dans sa vérité lorsqu'elle est en communion avec la nature et qu'elle se trouve dans une situation de fusion. On le voit dans les discours écologiques qui sacralisent l'atome, la forêt, les eaux, tel ou tel vivant... Le divin est confondu avec la nature.

Cette vision romantique suscite des éléments passionnels qui font la richesse de l'engagement politique, mais elle se dévoie quand elle renverse l'ordre des valeurs en ne plaçant plus la personne humaine au premier plan des motivations et des engagements socio-économiques.

### **6.3. La rigueur monothéiste**

La tradition monothéiste se situe autrement que ces deux manières de voir. Le monothéisme désacralise la nature. En effet, pour lui, Dieu est séparé. Il est saint. Il convient sur ce point de séparer le saint et le sacré.

La reconnaissance de l'altérité de Dieu donne un sens précis au terme de création. La création est une œuvre qui est le fruit d'un acte généreux posé par Dieu. Il résulte que la

création a une grande valeur, à raison de son origine, mais aussi à raison de sa destination. La création est un projet auquel Dieu associe l'humanité. Cette association reçoit dans la Bible le nom d'alliance.

Les connaissances venues de l'écologie comme science invitent à reconnaître la dimension cosmique de l'Alliance. C'est cette dimension qui était présente dans le texte de saint Paul cité dans l'introduction et qui a été reprise par un certain nombre de théologiens modernes.

## ***7. Engagement chrétien***

Il résulte de cette vision de la création une exigence : celle d'un engagement militant. Cet idéal ne repose pas tant sur la nostalgie des origines, que sur l'appel à une nouvelle création. C'est par un regard vers l'avant que la responsabilité prend forme et non par idéalisation du passé.

### **7.1. Une vision d'avenir**

L'écologie invite à une traduction concrète de l'espérance chrétienne. Il ne s'agit pas d'utopie au sens strict, car il ne s'agit pas de projeter un ailleurs comme dans la construction des nouveaux mondes. Il s'agit d'une transformation de ce qui est donné naturellement et transmis dans la culture humaine. C'est une vision d'avenir. Le terme « vision d'avenir » convient au sens où, pour prendre des décisions, il est nécessaire d'avoir une vue d'ensemble. Cela permet de sortir des perspectives immédiatement utilitaristes évoquées ou du pragmatisme qui, dans l'urgence de la survie, mènent à des excès.

### **7.2. L'enracinement**

La mise en œuvre de l'engagement écologique peut s'exprimer à partir du terme d'enracinement. Les connaissances scientifiques en matière d'écologie montrent que l'être humain est solidaire du milieu qui le porte. Ce milieu ne se réduit pas à l'immédiat. Il y a des solidarités qui sont plus vastes que ce que l'on constate immédiatement. Les solidarités ont un effet à long terme.

L'enracinement n'est pas chose statique ou purement matériel. Il est lié à un appel qui est exprimé par le verbe habiter ou demeurer. L'être humain n'est pas posé dans le monde comme un objet parmi d'autres. Il a vocation à habiter et à demeurer, c'est-à-dire à expliciter la richesse de son être dans une interaction qui soit un jeu du sens. Les objets du monde n'adviennent pas à l'humanité comme de simples choses. Elles le font dans une relation inscrite dans un réseau de signification, que les sciences humaines appellent l'ordre du symbolique. Il y a sur ce point une inconciliable différence entre le désenchantement du monde opéré dans le cadre d'une philosophie positiviste et l'approche chrétienne qui a le sens du mystère, à partir de l'usage des sacrements où le sensible est l'instrument et le signe de ce qui le transcende. Habiter, c'est donner une âme à un lieu de vie.

### **7.3. Contemplation et action**

L'enjeu pour une théologie de la création renouvelée par l'apport de l'écologie est bien de construire un monde qui soit habitable non seulement à court terme, mais aussi à long terme. Or un engagement à long terme suppose une clarification des buts de l'existence.

C'est dans cette perspective que l'on peut puiser dans la tradition chrétienne un échange entre les deux pôles de la vie chrétienne : action et contemplation. La contemplation chrétienne se vit dans le souci de donner la primauté non à la consommation, mais au développement de ce qui fait l'homme spécifiquement humain, sa raison, la maîtrise de soi, la relation à Dieu, la disponibilité pour le service d'autrui et le souci de transmettre un héritage spirituel. La contemplation n'est pas une évasion. C'est une source d'enracinement dans la réalité mieux connue en sa dimension spirituelle.

La contemplation est source de liberté. C'est cette liberté qui est engagée dans l'action pour que la planète Terre puisse devenir le lieu où tout être habite en paix.

C'est en fonction de cet horizon que les pays développés qui sont prisonniers d'un cycle de surconsommation peuvent renoncer à leur abondance, non par goût de la pauvreté, mais par souci d'équité et dans le souci de l'avenir. Il faut apprendre que le partage est source de richesse.

## Conclusion

Le terme d'écologie désigne une science. Mais il a pris d'autres significations. Il désigne une action politique, une manière de gérer l'économie et les ressources naturelles, mais aussi une exigence morale de responsabilité. Il désigne aussi une philosophie de la nature et des idéologies diverses puisant dans diverses traditions spirituelles. Nous avons essayé de mettre ces significations en ordre de manière à pouvoir en juger.

La rencontre entre théologie et écologie se fait à divers niveaux. D'abord au niveau scientifique : le monothéisme a contribué au fondement de la science, la science est indispensable dans une perspective de raison. Mais il n'y a pas que cette dimension abstraite et conceptuelle. Il y a la pratique. Dans l'ordre de l'action, la conscience chrétienne a toujours été sensible à la grandeur de la responsabilité et au primat de l'altérité.

La théologie chrétienne récuse la sacralisation du monde qui habite certains courants écologistes. Elle récuse la lecture cynique qui ne respecte pas la spécificité humaine. Mais elle participe à une dimension d'engagement pour le bien de l'humanité dans la conscience de la valeur de la nature.

Notre réflexion a débuté par une évocation de l'horizon messianique. C'est cette dimension messianique qu'il s'agit de promouvoir à partir de ce qui a été vécu par Jésus. Jésus s'est manifesté comme Messie non par la prise violente du pouvoir, mais par son souci d'instruire, de guérir, de rassembler, de partager... Ce qu'apporte Jésus est un message d'amour. Cet amour est sans frontière. Il concerne non seulement le semblable, tout autre, celui qui est différent, voire ennemi. Cet amour prend en compte d'abord l'humanité de tout être humain. Mais comme cette humanité est enracinée dans la nature, cet amour se rapporte à cette nature elle-même dans la mesure où elle est humanisée, comme le prolongement de l'être de l'homme. La crise écologique et l'engagement qui doit s'en suivre invitent à donner un visage concret au commandement d'aimer qui ne se limite pas au seul souci de soi, mais englobe toute l'œuvre de Dieu.